

LE DRAPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26

LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

ANARCHIE ET COMMUNISME

En pensant aux discussions contradictoires que font naître ces deux noms, nous pensons ne pas faire un mauvais travail en abordant de front cette question.

D'abord, que veut dire anarchie?

Pour les uns c'est la lutte, la désorganisation et la destruction d'une société existante, d'autres lui donnent comme signification celle de vivre sans chef et sans autorité, nous, nous acceptons l'un et l'autre, mais en les plaçant dans leur ordre respectif.

Ainsi, actuellement, nous anarchistes, pour arriver à l'anéantissement de toute autorité et à la suppression des chefs, nous luttons contre l'oppression tyrannique et gouvernementale, nous nous appliquons à détruire les organisations spéculatrices, l'exploitation capitaliste, afin d'arriver au but que nous nous proposons d'atteindre, c'est-à-dire au communisme; nous sommes donc anarchistes, puisque nous employons ces moyens, et nous le serons par la suite puisque par ces moyens même nous arriverons à la suppression de l'autorité.

C'est ici que se place la contradiction dont nous parlons plus haut, et voilà pourquoi :

Certains socialistes révolutionnaires, et des plus militants, prétendent que le communisme libertaire ne peut exister. Nous trouvons, nous, qu'il est tellement admissible, qu'il est impossible de le réfuter; les moyens anarchiques employés avant et pendant la Révolution, tendant à la régénération de la société tout entière, c'est-à-dire à l'égalité incontestable de chaque individu, il nous faudra donc centraliser tous les éléments économiques, afin que chacun puisse y puiser une part égale. Or donc, du moment qu'il y a cause commune et intérêt commun, le communisme se substitue de lui-même à l'anarchie et nous devenons sans transition aucune communistes-anarchistes.

Souvent on nous objecte que le communisme crée une autorité, que chacun doit être libre de travailler individuellement ou en commun.

Certes, nous sommes de cet avis, que chacun doit être libre de travailler isolément et à n'importe quel genre de travail, mais de toute façon, comme il est reconnu que l'anarchie ne peut exister qu'en abolissant l'argent et en supprimant le salaire, en internationalisant le

monde entier et en détruisant les frontières, il est donc de toute nécessité que le travail fait soit en commun ou à part, retourne à un moment donné dans un endroit commun et désigné à l'avance pour le libre-échange de l'importation ou de l'exportation, il est matériellement impossible qu'un individu professant n'importe quel métier et même plusieurs puisse se suffire à lui-même par le libre-échange, car, admettons qu'il soit cordonnier, même serrurier et menuisier en même temps, ces trois métiers, quoique étant bien différents, ne pourront suffire aux besoins de son existence, car, s'il échange sa cordonnerie pour des habits, sa serrurerie avec un chemisier et sa menuiserie avec un chapelier, il lui manquera encore les choses les plus nécessaires à sa vie; encore faudrait-il qu'il trouve à échanger ses produits juste avec ceux qui peuvent lui fournir ce qui lui manque.

Ainsi donc, nous ne pouvons arriver à un résultat pratique qu'en centralisant le travail de chacun dans des magasins communaux, soit pour la consommation du pays, ou pour l'échange réciproque des différentes parties du globe terrestre. Nous sommes donc forcés de reconnaître que chaque individu, tout en restant totalement libre de ses actions, ne peut agir qu'en commun, et par cela même devient communiste libertaire: Mais cela ne lui retire en rien son titre d'anarchiste, puisqu'il n'agit sous aucune pression, sans aucune influence, et que son travail est librement fait sans commandement et sans qu'il ait besoin de subir aucune autorité.

Nous pouvons donc en conclure que communisme et anarchie sont liés l'un à l'autre, et si nous sommes aujourd'hui simplement anarchistes, nous deviendrons sans nul doute, après la Révolution, anarchistes-communistes.

MERDE!...

Il ne s'agit point de se tamponner les narines; il faut ouvrir les oreilles. Sans doute, cette société maudite, cette organisation économique monstrueuse que nous subissons par contrainte et qui empoisonne l'humanité, n'est qu'un immense tas d'immondices qui répand partout des odeurs nauséabondes, des odeurs putrides, qui ne pourront disparaître que par suite d'une réaction chimique, d'une révolution populaire qui mettra bas l'édifice vermoulu, échafaudé sur la corruption, qui n'abrite que l'exploitation de l'homme, les maux sociaux, les souffrances de la servitude et du despotisme.

Sans doute, la prostitution effrénée de l'homme et de la femme sévit partout; sans doute, cette organisation ne se maintient que par la pourriture, par la dépravation; et par conséquent, les émanations qui s'échappent de cette universelle et continuelle putréfaction ne peuvent qu'empester l'air ambiant. Cela est fatal. Mais tous les éléments ne sont pas corruptifs et d'autres ont cessé de l'être, et ils réagissent sur la grande masse atteinte par la contagion. Le but de ces « incorruptibles », c'est-à-dire les anarchistes, est de parvenir à détruire le virus de cette corruption sociale qui est l'autorité.

Écoutez donc et respirons quand même.

Il n'est personne qui, à chaque fois qu'on est venu le déranger dans ses occupations, qu'on est venu le taquiner, l'embarrasser, l'empêcher de faire ce qui lui plaisait, de suivre son bon plaisir n'ait répondu brutalement ou intérieurement lorsque la situation où il se trouve le met dans l'impossibilité de faire entendre hautement sa protestation, par le fameux mot de Cambronne: *merde!* Eh bien! Nous voulons que le travailleur qui, du matin au soir, lorsque ce n'est pas dans la nuit même, brise ses membres, use ses forces dans un travail meurtrier pour le plus grand profit de son exploiteur, réponde aussi de la même façon, et mette au moins sérieusement la main à la pâte pour faire disparaître le virus de sa souffrance et de son martyre, c'est-à-dire le système économique et politique qui nous régit, basé sur l'autoritarisme.

Il faut dire crûment les choses, parce que souvent on les caractérise mieux. Nous ne sommes point, du reste, respectueux de la morale bourgeoise et de la politesse parlementaire.

Oui, merde à tous ces exploiters, à toutes ces sangsues qui ne vivent qu'au détriment de la masse laborieuse et qui sont un obstacle à la marche en avant, au développement progressif des intelligences.

Oui, merde à tous ceux qui avec de belles phrases viennent demander les suffrages des travailleurs pour les représenter au Parlement ou ailleurs, leur demandant ainsi à aliéner la souveraineté populaire.

Oui, merde à tous ceux qui gouvernent, à tous ceux qui veulent arriver au pouvoir pour prendre des maîtres des dirigeants actuels les verges avec lesquelles on nous fouette, pour pouvoir mieux, sans doute, nous fouetter à leur tour.

Oui, merde à tous les prétendants à la dictature gouvernementale quel que soit le titre qu'ils se donnent, quelles que soient les avocasseries qu'ils viennent nous débiter.

Oui, merde à tous les tripoteurs, à tous les agioteurs dont l'or n'est fait qu'avec le sang des exploités et la misère des pauvres.

Oui, merde à tous les calomnieurs, à tous les insulteurs, à tous les délateurs et mouchards qui dans leurs journaux bavent sur les anarchistes, tandis que les autres nous guettent, nous dénoncent en appelant sur nous les foudres vengeresses de la loi.

Oui, merde à cette monstrueuse organisation capitaliste financière, commerciale, qui n'est faite que pour rendre les individus esclaves, et livrer à la servitude de l'inégalité sociale ceux qui pro-

duisent la richesse publique, retenue par une tourbe féroce de jouisseurs et de flibustiers sans vergogne.

Oui, merde aux faiseurs de guerre, aux Bismarcks, aux Moltkes et aux Mansteuffels, aux Galliffets et aux Wolseleys. Merde aux usurpateurs et aux conquérants qui, de par le droit du plus fort, vont mitrailler et bombarder les peuples faibles.

Oui, merde à cette société marâtre et à cet organisme social qui nous ronge et nous fait périr.

Oui, merde à tout ce qui empêche l'homme de satisfaire à ses besoins, à ses caprices; qui l'empêche de se développer librement, de travailler suivant ses aspirations, son intelligence, sa force et ses caprices.

Voilà notre credo; voilà ce que nous voulons; voilà ce que nous désirons, que les travailleurs fassent une bonne fois pour toutes, en tarissant complètement les sources d'iniquités, de monstruosités, d'antagonisme sociaux, c'est-à-dire l'autorité d'où tout découle, qui est le virus de l'inégalité et de l'oppression, et à laquelle les individus doivent dire: Je ne veux plus que tu m'emmerdes!

Et, en effet, quelle est donc la cause du malaise qui afflige l'humanité, qui prive l'individu des légitimes satisfactions de la pensée, qui l'oblige de se priver des choses les plus nécessaires à l'existence, qui le rend vicieux et méchant si ce n'est ce monstre invisible qui est partout, comme le Dieu des religions, dans les relations individuelles comme dans les mœurs des différents peuples, qui est le ferment de toutes les discordes, de tous les désordres, et partant de tous les crimes, de tous les vices, de toutes les corruptions, si ce n'est l'autorité?

Nous ne cesserons de le redire, car quoi qu'on dise, on ne comprend pas encore véritablement les situations et on s'exagère fort souvent sur les causes des superstitions et des fanatismes, des gouvernements et des exploitations; même beaucoup parmi nous encore n'ont point suffisamment compris le rôle que joue l'autorité dans l'humanité esclave, dépravée, insolente et basse. On ne comprend l'autorité que sous une forme particulière, qui prête à tous les malentendus et à tous les équivoques. Qu'on étudie cette question, qu'on l'approfondisse, et la conclusion sera claire et nette: *l'autorité, voilà l'ennemi!*

Ah! certes, les préjugés s'en vont et le progrès marche toujours; bientôt les gros nuâges qui obscurcissent la vérité, qui cachent le véritable mal se dissiperont; alors, lorsque les travailleurs auront compris que seul l'autoritarisme est cause de tous les maux de l'inégalité, on ne viendra plus leur parler de délégation, de réformes, de gouvernement, de fédération, de commune; car ils ne voudront plus d'aucune organisation quelle qu'elle soit et conformément à leur conviction, à leur intérêt réciproque, ils répondront: je ne veux plus que l'on m'emmerde, et ils agiront en conséquence.

« Je ne veux plus que l'on m'emmerde! » C'est bien là le résumé de nos doctrines, et notre ami Emile Gauthier avait bien raison de définir de cette façon brutale, mais populaire, et dans quelques mots, le sentiment absolu de la justice, de l'égalité et de la liberté qui animera dans la société régénérée par la révolution sociale, tous les individus. N'est-ce point

la liberté de l'être humain que nous voulons atteindre en propageant parmi les classes laborieuses, parmi les déshérités de la lutte sociale la haine contre l'autorité, contre toutes ses conséquences funestes, en cherchant à inculquer dans l'esprit des prolétaires et des mécontents de l'ordre de choses actuel, l'amour de la liberté, de l'indépendance absolue, sans limites? Rien n'est plus clair, en effet : le but de l'anarchie n'est-il pas de donner à tous les hommes, quelle que soit la latitude géographique de leur pays, quelle que soit leur race, le contentement des satisfactions morales, physiques et matérielles; le plaisir d'obéir favorablement à tous les besoins de la subsistance et du cerveau?

Eh bien ! lorsque l'individu ne se heurtera plus aux mesquineries de la vie actuelle, aux rivalités factices, et qu'il n'y aura d'autres obstacles à son évolution, à son développement que ceux de la nature, alors l'autorité aura pour toujours disparu, puisque l'être humain sera véritablement lui-même et n'aura d'autre autorité à supporter que celle de la lutte pour l'existence qui s'améliorera de jour en jour par les perfectionnements, les inventions incessantes qui procureront à l'homme le repos, la tranquillité et la paix sociale si longtemps désirée. Il n'aura plus alors cette effrayante perspective de la misère et des privations, ni le souci du lendemain qui contrarie les esprits et qui pousse tant d'individus vers la honte, vers le crime, vers le désespoir, car il ne sera plus alors... emmerdé par toutes les monstruosité de l'organisation économique et des administrations qui en découlent, parce qu'il sera affranchi de toutes les tracasseries de l'existence factice que nous avons, par la fatalité économique, contraints de la supporter.

C'est pourquoi tous ceux qui en ont assez des injustices, des vilénies, des turpitudes du pouvoir, qui en ont assez de la misère et de la servitude capitaliste et propriétaire, qui trouvent que c'en est trop d'être à chaque instant exposé à crever de faim à côté des magasins regorgeant de vivres, d'être la proie incessante des chevaliers de l'agio et de l'exploitation, c'est-à-dire d'être éternellement chair à machine, chair à canon, chair à plaisir, alors que les privilégiés crèvent de pléthore, insultent à la détresse des déshérités, et viendront bientôt, nous l'espérons, dire avec les anarchistes que les dirigeants traquent partout comme des bêtes fauves : merde à l'autorité, merde à l'exploitation, à la propriété, au gouvernement, en jetant à la face des exploités le défi de l'avenir, c'est-à-dire de la révolution sociale, du bien-être et de la liberté.

DE L'ANARCHIE

III

Dans toutes les tentatives insurrectionnelles, dans toutes les émeutes qui ont éclaté à toutes les époques et qui ont fait trembler à chaque fois le pouvoir existant, que ce soit dans la Grèce ancienne, l'empire de Rome ou dans la féodalité du moyen âge, il y avait nécessairement cette aspiration vers la destruction de ce qui gêne, de ce qui embarrasse, de ce qui mécontente les individus. Toute velléité de rébellion n'est que la conséquence de la non satisfaction, — que cette satisfaction soit morale ou matérielle. Puisque l'homme avait été privé des satisfactions légitimes et nécessaires, il est certain que dans son esprit il devait se former une idée de revanche, une idée de réclamation, c'est-à-dire de révolte contre ce qui lui paraissait l'obstacle à la satisfaction de ses désirs. Sans doute, cet instinct natif existe chez tous les individus quels qu'ils soient, quelle que soit la place qu'ils occupent dans le monde, dans la hiérarchie sociale, qu'ils s'appellent rois, papes, seigneurs, riches ou sujets, serfs, prolétaires, pauvres. Seulement, on ne comprend pas cet instinct de rébellion, qui s'est transformé par suite des conditions sociales auxquelles les êtres ont été obligés de se soumettre. Cet esprit révolutionnaire, apparemment semble plus vivace chez l'individu privé de toutes les jouissances, qui subit la dictature de son semblable, qui est véritablement esclave, parce qu'il a l'occasion de se manifester plus souvent; mais il n'en existe pas moins, à l'état latent, c'est vrai, chez tout être qui occupe,

comme on dit, le sommet de l'échelle sociale.

Donc, si dans l'esprit de chaque individu il y a cet instinct de soulèvement, c'est qu'au fond de toutes choses il y a le mécontentement. Or, d'où vient ce mécontentement? Quelle en est la source?

La réponse est bien simple; il y a l'autorité, et c'est d'elle que viennent tous nos dissentiments, toutes nos rivalités et nos discordes, toutes les inégalités dont tous les êtres, sans distinction sociale, subissent plus ou moins cruellement les fatales conséquences. Il nous serait facile de le démontrer. Y a-t-il, en effet, un être qui puisse se dire vraiment libre, au point de vue de la société bien entendu (car aucun être n'est libre de par la nature), absolument indépendant? Non, assurément. Quelle que soit la situation et la richesse du privilégié, il est obligé de se heurter à toutes sortes de tracasseries qui sont les résultantes des inégalités humaines, de l'autorité économique ou politique, et il possède — à un degré moindre — le souci du lendemain. Et aujourd'hui que les idées de révolution, de rénovation sociale et d'expropriation agitent les classes inférieures de la société, le détenteur du pouvoir politique ou du capital sera de plus en plus soucieux, de plus en plus tracassé de peur de voir apparaître à l'horizon les points noirs des soulèvements des foules asservies.

Donc, l'idée d'affranchissement est essentiellement naturelle, mais malheureusement les préjugés de l'autorité l'ont fait dévier dans le passé de la voie véritable, les mysticismes et les croyances l'ont fait sortir de la grande ligne, du véritable chemin de la liberté qui conduit directement au bien-être humain et à l'égalité dans la satisfaction des besoins de l'homme.

Or donc, lorsque nos principes anarchistes seront entrés dans la pratique, c'est-à-dire lorsque l'autorité sera anéantie et que le soleil de la liberté éclairera le monde, tous les individus y gagneront, qu'ils s'appellent Rothschild ou Bismarck. Ah! sans doute, avant que le cataclysme économique soit accompli et que l'anarchie soit définitivement triomphante, bien des vengeances auront été consommées, et il est plus que probable que les exploités qui se jouent avec tant de haine et de mépris du sang des travailleurs, parce qu'ils sont protégés par le sabre des Gallifets, des Moltkes, des Canroberts cosmopolites, auront appris que leur exploitation ne devait point éternellement durer; alors les Sais, les Chagots, les Schneiders, les Jonguets, les Pereires, etc., etc., se repentiront et crieront bien fort que ce n'est pas leur faute si la naissance les a mis dans la situation d'être forcés de spéculer sur les heures et les privations des déshérités de la richesse : il sera trop tard, et justice se fera certainement ne serait-ce que comme une satisfaction légitime, par ceux qui ont subi les atrocités et la servitude de ces sangsues humaines.

Oui, l'autorité est un mal; un mal qui mine tous les individus, qui s'attaque à tout le monde, — et qui lorsqu'il aura été guéri fera disparaître le malaise général. Mais dans la conduite des individus, il y a deux mobiles, deux facteurs. On les devine : le facteur de l'autorité, le facteur de la liberté, qui se disputent, pour arracher les initiatives individuelles. C'est l'autorité qui domine la société actuelle, qui fait agir les gouvernements, les exploitations, tandis que la liberté cherche à se dégager, à s'élever, se glissant dans les interstices de l'édifice autoritaire pour le faire tomber. Nous avons vu précédemment que l'idée d'anarchie (1) se basait essentiellement sur l'idée de liberté, qu'elle était elle-même la liberté, et que conséquemment elle se posait en adversaire intraitable de l'idée d'autorité.

Nous ne saurions trop insister sur ce point, car beaucoup des nôtres se laissent aller encore à l'autoritarisme; ils ont conservé des préjugés autoritaires, et sans le vouloir, croyant bien faire, ils se laissent tomber dans l'erreur et ils nous proposent des organisations qui ne peuvent convenir à nos idées. Il est certes difficile de se débarrasser complètement des préjugés dans lesquels nous avons été élevés, aussi faut-il se méfier de nous-mêmes et peser, examiner attentivement, avant d'émettre des propositions aussi sérieuses que, si elles étaient acceptées et mises à exécution, pourraient avoir des conséquences funestes, et nous met-

trait — à la grande joie de nos ennemis qui nous guettent et qui s'empresseraient de profiter plus qu'il ne convient d'une bêtise que nous aurions le malheur de laisser échapper, — dans un cruel embarras puisque nous serions fatalement en contradiction avec nos principes; qu'on le sache bien, rien n'est plus dangereux que l'autorité : que l'on y prenne garde! sur ce point nous sommes, — qu'on nous permette cette expression, — des orthodoxes. Heureusement pour nous, nous saurons ouvrir l'œil et l'on ne pourra point, espérons-le, nous accuser d'illuminisme.

Nous ne nous attarderons pas longtemps sur ces deux mobiles, sur ces deux pôles et de l'autorité et de la liberté, d'archie et d'anarchie, mais nous tenons essentiellement à faire ressortir que l'idée que nous défendons est bien l'expression du sentiment véritable qui pousse l'homme vers la recherche du bien-être, qu'elle est donc basée essentiellement sur la nature, avec cette caractéristique qu'elle a éliminé tous les préjugés, les faussetés qui embarrassaient le principe d'émancipation humaine qui résultent de l'autorité. Que l'on sache bien que ce sont les erreurs d'autoritarisme qui ont fait avorter les tentatives insurrectionnelles du passé et qui feront avorter celles de l'avenir si elles ne se basent pas sur l'anarchie, c'est-à-dire sur la liberté absolue, illimitée. Il faut réfléchir à cela, si les travailleurs ne veulent plus de nouveau subir de défaite, s'ils ne veulent plus verser leur sang pour le plus grand profit des détenteurs du pouvoir, de ceux qui tiennent la queue de la poêle dans laquelle nous rôtissons. Il y va, comme on le voit, de notre salut.

DES DEUX MAINS

M. Odet viendra peut-être nous bâillonner ou nous mettre les menottes, parce que nous applaudissons aux nouveaux actes de justice et de rébellion.

Si l'année 1882 peut être marquée dans les annales des révolutions par les actes accomplis pendant cette période, l'année que nous traversons rivalisera par le nombre, dût-elle finir demain.

Comme nous le disions en effet dans notre premier numéro, que le nombre des vengeurs augmenterait de plus en plus — nous ne nous attendions pas à des faits aussi prompts, qui viendraient confirmer nos croyances, — bientôt, n'en déplaise à nos persécuteurs de toute sorte, vu le nombre de faits s'accomplissant de jour en jour, nous ne les compterons plus un à un; vu leur grande multiplication, nous les compterons en nombre, car c'est justement l'iniquité qui pèse sur nous qui fait déborder nos colères.

Pour être plus exact, nous avons exposé dans notre dernier numéro, sous le titre : « Guerre aux propriétaires », deux faits qui se sont passés à Paris, qui nous ont fourni le plaisir de voir la société capitaliste attaquée sur le véritable terrain économique, et si nous y revenons aujourd'hui, quoique les actes n'aient besoin d'aucun commentaire, c'est pour bien faire comprendre à tous les déshérités quelles sont les causes qui entraînent à de telles conséquences, et pour démontrer combien il est légitime de se défendre quand un brigand vous dépouille.

Un père de trois enfants, depuis longtemps sans ouvrage, seul soutien de la famille, condamné à payer immédiatement trois termes, manquant de tout, même de pain pour ses enfants, telle est la situation de ce pauvre homme; mais payer avec quoi, avec quel argent?... Le désespoir le gagne, il résolut de payer avec ce qu'il avait : avec du plomb.

Ce ménage, sans ressource, faute de paiement, jeté aux intempéries du temps, sans vêtement, retenu par le propriétaire comme gage; cette femme, en haillons, vient réclamer ses guenilles pour se couvrir, le propriétaire lui refuse. Dans l'un et l'autre cas, quelle issue? nous en appelons même à MM. Lecomte et Quatis...

On nous répondra : plaidez devant la magistrature, ou résistez; mais les magistrats, propriétaires eux-mêmes, n'ont-ils pas condamné Van-Parys à l'expulsion; résister aux exigences de la société, mais comme la résistance ne peut s'exercer que par la force, donc la ré-

volte est légitime, et aussi longtemps que la propriété restera entre les mains de quelques-uns, quand elle doit appartenir à tous; aussi longtemps nous verrons des atrocités se commettre par les jouisseurs qui poussent les prolétaires au suicide, au vol, à la mendicité et à la révolte.

Voyons, n'est-il pas là tout le drame de l'inégalité? Un père de famille, sans travail, par conséquent sans pain pour lui et les siens, condamné pour ne pas pouvoir payer son vautour carnassier, est envoyé au dépôt, et de là, sans aucun doute, au bagne, cette femme poussée par le crétinisme du capitaliste, au paroxysme de la colère, se fait justice elle-même, et pour cela s'entend condamner tous les deux à de longues années de déportation ou de réclusion!

N'est-elle pas là cette organisation de mitraille, frappant sans relâche les meurt-de-faim : propriétaires, clergé, magistrature, police et armée, tombent tous à bras raccourcis pour écraser les vaincus des guerres sociales.

En jetant le père en prison, les petits sont condamnés à une mort certaine et proche, laissés au hasard de la rue, au vagabondage, au vol et peut-être au meurtre, traités d'abord de fils d'assassin, repoussés de la société comme de vils parias : en enfermant le père dans le bagne, ils plongent les fils dans les cachots.

Tel est le rouage exploiteur, despote et gouvernemental. Nous serait-il possible de tracer ces lignes, sans que le rouge de la haine nous monte au front contre une pareille société? Non, encore une fois nous relevons les actes de Van-Parys et Collin à la hauteur de la vraie justice, et à ceux qui les traiteraient d'assassins, nous répondrions que ces plébéiens ne sont pas même des coupables, mais des victimes; ne sont pas des assassins, mais bien des justiciers; à ceux qui nous appellent les souteneurs du vol et du crime, nous répondrions que c'est un acte de justice humanitaire que de débarrasser la société des chancres qui la rongent.

Que la Lanterne dise que les anarchistes, en très petit nombre, ne font que crier bien haut sur une tribune dont l'auditoire leur est favorable, qu'elle nous traite de fous condamnés à rester bien isolés, nous lui disons : les anarchistes sont tous les haïnes-misères, et notre propagande ne s'arrête pas à la tribune populaire, à la porte d'une réunion publique, ou à la colonne de notre journal, elle va plus loin, elle attaque la propriété dans ses bases; qu'elle nous traite de gens faisant le jeu de la réaction, nous lui répondons que nous ne sommes salariés par personne, et la preuve la plus irréfutable : nous attaquons les gouvernements quels qu'ils soient, et le propriétaire n'importe son nom, depuis le prince jusqu'au garde champêtre; en un mot, nous attaquons l'exploitation, même celle des plumitifs.

Notre indiscipline n'exclut personne, qu'il agisse comme il lui plait; nous n'avons aucune chapelle, nos rangs sont ouverts à tous les sincères assoiffés d'indépendance et de liberté; sont des nôtres aussi, tous ceux qui, pour la justice, font parler le couteau et la poudre.

Lettre d'un Réserviste

On me communique un numéro du *Siècle*, qui, en parlant des réservistes, profite de la circonstance pour faire l'éloge de leur « patriotisme » en ayant l'air de croire que s'ils partent, c'est de bonne volonté et qu'ils sont enchantés de laisser là femmes, enfants, pour aller faire les pantins sous le commandement d'autres pantins; nous détachons cette phrase : « Tout cela est loin. Nous sommes enfin parvenus à faire simplement les choses simples. Nos soldats de l'avenir sont de braves gens. Ils n'ont pas besoin de se monter la tête pour remplir un devoir patriotique qui veut surtout du sang-froid, prêts à toute occurrence, ne craignant rien, mais ne provoquant personne. »

Hélas! *Siècle*, mon bon ami, vous en voyez que vous devenez vieux, vous ne savez pas ce que vous dites; si vous aviez passé seulement huit jours parmi les réservistes, vous y auriez appris que si ces hommes partent simplement faire leurs vingt-huit jours, c'est qu'ils savent

(1) Voir le n° 4.

qu'ils se créeraient plus d'embarras s'ils ne les faisaient pas; qu'il est plus simple pour eux d'aller les faire, car s'ils ne partaient pas, ils auraient de suite une nuée de gendarmes derrière leurs trousses, pour les y forcer, et des tribunaux pour leur en distribuer de supplémentaires.

Mais, allez parmi eux pendant quelque temps et entamez la conversation sur ce chapitre, vous serez édifié sur ce qu'ils en pensent; là, vous entendrez l'un se préoccuper de sa femme ou de ses enfants, qu'il a laissés à la maison sans ressources, l'autre regretter d'avoir été forcé de laisser son travail, juste au moment où il venait de recommencer après pas mal de chômage, tous se plaindre qu'ils vont rentrer chez eux juste à l'époque du terme que le propriétaire viendra leur réclamer, sans se préoccuper, lui, s'ils ont passé un mois au service de la « Patrie. »

Puis allez à l'exercice avec eux, là ce sera encore mieux; fauflez-vous dans les rangs, là vous entendrez l'un demander tout bas s'il est permis de faire faire des... bêtises pareilles (nous passons l'expression dont on se sert dans le noble métier des armes), à des pères de famille, qui seraient bien mieux chez eux à s'occuper de leur ménage qu'à faire les daims; l'autre jurer après le gradé qui le commande, tous envoyer au diable le métier de soldat et ceux qui les forcent à l'être, et beaucoup ajouter que heureusement il n'y a que vingt-huit jours de service; s'ils avaient encore cinq ans à faire, on ne les y prendrait pas.

Non, les journaux bourgeois auront beau faire, ils ne parviendront jamais à dorer assez cette pilule de manière à la faire passer sans grimace; à part les jours, l'esprit d'indépendance se fait jour d'une manière imperceptible dans les esprits et les têtes; on est de moins en moins aptes à la discipline, à part quelques abrutis qui, se figurant que « c'est arrivé », prennent le métier au sérieux, en se laissant gonfler par l'ambition, croyant déjà tenir l'épaullette; le métier de soldat est en dégoût à tout le monde.

Et cela n'a pas été une mince satisfaction pour nous en venant faire nos vingt-huit jours; ce qui a été constaté par beaucoup, c'est de voir les soldats de l'active envoyer « promener » les gradés d'une manière que l'on n'aurait pas osé le faire il y a quelques années. Messieurs, vous aurez beau faire, votre organisation se détraque tous les jours.

Pour finir, nous ne citerons que ce que nous avons entendu répondre par un réserviste à un sergent réserviste aussi qui reprochait aux soldats du peloton qu'il commandait, la mollesse qu'ils apportaient dans l'exercice; c'est trop mou, disait-il, si l'ennemi était là, est-ce que vous manœuvriez comme cela; si vous aviez un cœur français, vous devriez sentir cela comme moi. Un cœur français lui répondit quelqu'un des rangs, qu'est-ce que c'est que cela. Nous sommes ici parce que nous n'avons que vingt-huit jours à faire et que nous avons plus de quitte à faire que de résister, mais si l'ennemi était là, moi pour mon compte je n'y serais pas; je n'ai rien à défendre, je n'ai que ma peau, je commencerais par la tirer du jeu.

UNE NOUVELLE GRÈVE

On aurait pu croire que la crise de l'ameublement était terminée après la défaite d'il y a quelques mois; mais non, elle se continue et persiste toujours. Une nouvelle grève vient, en effet, d'éclater au faubourg Antoine, à Paris; cette cessation de travail ne nous inspire, quant à nous, qu'une confiance très limitée.

Certes, il est bon de se révolter contre les exigences patronales et de montrer que les ouvriers sont la force, mais il faudrait au moins qu'il y ait des revendications énergiques et des protestations hautes. En est-il ainsi dans la grève nouvelle qui vient d'éclater par la mise à l'index d'une quinzaine d'exploiteurs qui refusent d'accepter le tarif de la chambre syndicale des ouvriers tourneurs en chaises? Nullement.

Non, travailleurs, ce n'est point en réclamant de prétendues réformes que vous ferez disparaître les monstruosité que vous signalez dans votre déclaration,

ce n'est point en vous bornant à des protestations platoniques que vous verrez s'améliorer votre triste situation de prolétaire. Non, ce qu'il faut faire, c'est de lever sérieusement le drapeau noir de la misère, de réclamer hautement ce qui doit vous revenir, au lieu de vous borner à implorer une mutation anodine dans l'administration gouvernementale. Que vous importe l'abolition du travail dans les prisons? Est-ce que cela modifiera votre condition misérable et vous donnera le bien-être que vous désirez et l'indépendance qui devrait être la règle de tous les hommes? Est-ce que vous serez moins exploités, moins asservis, moins enchaînés au salariat et au patronat? Certainement, non. Réfléchissez à cela et dites-vous, une bonne fois pour toutes, que tant que vous ne ferez pas acte de révolutionnaires, vous attendrez éternellement une amélioration qui ne viendra jamais, par le seul fait que vous implorerez au lieu d'imposer vos conditions aux exploités qui ne vivent que de votre travail, de vos sueurs, de vos souffrances et de votre misère!

Vous constatez que votre situation s'aggrave de jour en jour par le fait de l'élévation du prix des vivres et des loyers. Vous dites qu'il ne vous est pas possible de vous nourrir, de vous vêtir, de vous loger, vous, votre femme, vos enfants, avec le maigre salaire que l'on vous jette comme un os à ronger.

Eh bien! Est-ce en demandant une « réduction du prix des moyens de transport et une plus juste répartition des droits d'entrée qui pèsent sur les bois en grume et sur les objets fabriqués » que vous espérez arriver à une situation plus heureuse et à vous procurer le pain que vous n'avez pas? Non, sans doute, car ce n'est pas possible. Voyez donc votre servage grandir alors que la richesse de vos employeurs augmente sans cesse; voyez la fatalité économique s'abattre plus cruellement sur vous et les vôtres à chaque progrès de l'industrie et du machinisme. Comment pourrez-vous résister à ce courant qui vous entraîne vers l'esclavage le plus atroce si vous vous laissez toujours duper. Non, rangez-vous enfin sous l'étendard des revendications anarchistes où vous serez vous-mêmes, au lieu de vous mettre à la remorque de ces personnalités louches que vous connaissez et qui empruntent leur mot d'ordre et se font leurs idées dans les bureaux du ministère de l'intérieur, c'est-à-dire au bureau des sociétés professionnelles, dirigé par le sieur Barberet.

Comment on devient Anarchiste

La première fois qu'il est donné au travailleur de réfléchir sur la question sociale, c'est bien longtemps après qu'il est sorti de l'école où on lui a enseigné (quand on le lui a enseigné) à lire, écrire et compter. C'est même encore bien longtemps après qu'il est sorti de cette autre école que l'on nomme apprentissage.

Lorsqu'il se trouve lancé, pour combattre, dans la lutte pour la vie, avec cette arme dérisoire que l'on nomme un métier, l'esprit encore tout imbu des préjugés que lui ont inculqués ses premiers maîtres et des sottises plus ou moins obscurantistes dont on lui a bourré la mémoire, il ne pense pas tout d'abord à l'immense désavantage qu'il a en entrant dans la vie.

Rempli de sa jeunesse et de sa force, il va où son travail l'appelle, ne se souciant que de vivre selon les principes qu'il croit les meilleurs. S'il se mêle de politique, il se laissera prendre à tous les sophismes, plus ou moins faux, que lui auront débités un bourgeois ou un ambitieux quelconque.

Il croira à la vertu dont on lui a prôné de si beaux exemples dans sa première jeunesse.

Il aura foi aux grands mots de Patrie et d'Humanité sans songer que la Patrie n'est pas pour lui qui n'a rien; que la misère est la grande Patrie et que l'Humanité dont il se fait un champion n'est qu'un leurre pour lui pauvre esclave plus durement attaché à la glèbe que les serfs du moyen âge.

Il verra tout en beau, les chaînes de son esclavage étant dorées avec quelques rayons isolés et perdus de cet immense flambeau que l'on nomme Liberté. Il ne

pensera pas à la différence qui existe entre son galetas et l'entresol de son opulent patron; il ne verra ni le pain noir dont il se nourrit, ni le pain blanc dont se regorge son bourgeois; il ne se demandera pas pourquoi, lui travailleur, qui passe ses journées enfermé dans ces bagnes que l'on nomme usines ou ateliers, il ne jouit pas de la même considération, des mêmes avantages et plaisirs que d'autres individus qui n'ont jamais rien fait et qui passent leur vie dans l'oisiveté et les plaisirs.

Il ne se demandera pas pourquoi lui, honnête et loyal qui peut porter le front haut et fier, qui de sa vie n'a commis aucune action malhonnête, pourquoi il est méprisé et traité avec hauteur par des gens qu'il sait pertinemment avoir commis des actions honteuses. Non, rien ne lui ouvrira les yeux, aveuglé par les sophismes que lui auront bourrés ses premiers maîtres, apôtres de l'église bourgeoise, il se dit que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et grâce à ce mensonge, qui dit que le travail et la vertu sont toujours récompensés, il espère qu'un jour il pourra à son tour jouir d'une modeste aisance au prix d'une vie de sacrifices et de privations.

Mais alors un coup de clairon retentit, un patron veut diminuer son salaire.

Plein de son droit, il veut résister et se voit refuser ses moyens d'existence; alors, oh! alors la réflexion vient, il se voit, avec tous ses sophismes, obligé de se serrer la ceinture, et mille faits qui lui avaient parus très naturels auparavant soulèvent son indignation. Il voit son vieux père, infirme, forcé de travailler et s'il ne le peut, de mendier son pain.

Il se voit, lui, avec la meilleure volonté du monde, obligé de battre le pavé en attendant le bon plaisir de son maître ou si la faim est plus forte que la volonté, obligé, lui le producteur, de baisser humblement le front en demandant grâce à son parasite.

Alors la colère fait place à la croyance, il comprend que toutes les belles paroles dont on l'a inondé ne sont que mensonge et duperie et que cette égalité dont il était si fier n'était qu'un vain mot à l'usage du riche pour tromper la classe laborieuse.

C'est alors qu'il verra d'un autre œil les revendicateurs de la question sociale et qu'il s'écriera: à qui ferez-vous croire, ô bourgeois! que la liberté est pour tous.

La liberté est pour vous qui pratiquez scandaleusement, en plein jour, vos tripotages financiers, qui séduisez nos femmes et nos filles et nous exploitez sans vergogne; qui, après une vie de débauche et de paresse, finissez tranquillement vos jours au sein du luxe et de la volupté.

Et l'égalité! osez-vous dire que l'enfant que l'on lance dans la vie avec ou sans métier est l'égal de vos enfants de loups que vous avez enseignés à nous tondre, pauvres moutons que nous sommes.

Et la fraternité! vain mot dont vous vous parez. Appelez fraternité les jugements iniques dont vos laquais et vos sectaires ont frappé les derniers apôtres de la liberté individuelle (pour ne parler que de ceux-là) et nous trouverons enfin pour vous la véritable signification de ce mot.

Pour nous pauvres parias nous avons la Liberté de mourir de faim, l'égalité devant la mort (et encore) et la fraternité nous donne le moyen de finir nos jours sur un lit d'hôpital quand nous nous sommes épuisés à gorger nos exploités de richesses.

Que toutes ces réflexions faites par un travailleur, servent à tous ceux qui ont intérêt à les commenter et que tous ceux qui veulent la Justice et la liberté crient avec nous:

Vive la Révolution!

UN NOUVEL ANARCHISTE.

CORRESPONDANCE

Mont-sous-Vaudrey, 4 septembre 1883.

Cher compagnon,

Hier soir, j'arrivais tout essoufflé à ma cahute; j'étais tout interloqué d'un entretien dont je venais, par hasard, d'être l'auditeur inaperçu.

Figure-toi que, comme c'est l'habitude

des braconniers, je me trouvais à l'affût, à deux pas d'une belle allée ombragée, attendant, à la tombée de nuit, le passage du gibier.

Je fais comme notre monsieur Grévy, moi, j'en mange tant que je peux. De braves gens du pays prétendent que tout le gibier est à lui, moi, je prétends que celui que je prends est à moi, et s'il y a des mécontents, je m'en f...

Je te disais donc que j'attendais le gibier. Ah! ventre de biche! il ne se fit pas attendre longtemps, deux énormes lapins à deux pattes, habit noir, chapeau en cornet de poêle, s'arrêtèrent tout contre moi pour jaser un brin; ça sentait l'entourage de notre président.

Qu'ils se promènent, cela m'était égal à moi, je fais ce que je veux et n'empêche personne d'en faire autant; mais si par hasard il leur prend fantaisie de faire comme dans leurs jardins de Paris, prendre le frais jusqu'à minuit, ah! cristi, rien que d'y penser me donnait froid dans le dos et de grosses gouttes de sueur me venaient au front.

Au diable les jaseurs, je ne m'occupe pas de politique moi, et je ne me sentais guère l'envie de les écouter, quand tout à coup, sans broncher de ma place, cette phrase que j'entendis me fit dresser l'oreille comme un renard: cette phrase la voilà: « Sa Majesté Louis-Philippe II. » Je n'en perdais plus une miette, et puis-que le *Drapeau noir* est le journal des pauvres, que je suis pauvre et que c'est mon journal, je t'envoie, non pas mes deux lapins, mais ce que j'ai gardé d'eux, c'est-à-dire leur jaserie. Voilà!

Tout d'abord, mon cher compagnon, avant d'arriver à ce sacré « Sa Majesté Louis-Philippe II » il faut que je te conte le peu que je me souviens de ce qui précède ces fameux mots, ils doivent être fameux, car c'est officiel, comme on dit chez nous.

Je me rappelle que d'abord ils ont parlé de la Vendée, de la Bretagne, ils ont ri d'un journaliste qui aurait fait une farce et en même temps détourné le maître de la police, lequel en est resté bredouille, avec des brevets d'officiers de toutes sortes, il devait y en avoir beaucoup, car il était question de Charette, là-dedans; mais, ce que j'ai bien entendu, bien compris, et je n'ai pas la berlue à l'entendement, le voici:

Sa Majesté Louis-Philippe II sera reconnu, moralement, par tous les souverains d'Europe — François-Joseph donne l'exemple. — Je viens de Froedhorf. J'ai visité la capitale, dans les vingt arrondissements les groupes d'actions sont remplis d'entrain. Encore quelques jours et, si une occasion se présente, ce sera la bonne.

L'autre répondit: « Courage, je veille dans la place; agissez au dehors. » Puis mes deux lapins se séparèrent.

Ce soir, je rentre sans gibier, et cependant je ne crois pas être revenu bredouille de la chasse.

La semaine prochaine, je vous dirai ce que Polite le braconnier pense de tout cela.

J'ai idée que ça vous amusera un brin.

Le Braconnier.

PROPAGANDE

Voici le texte d'une affiche apposée dans le IX^e arrondissement de Paris pour l'élection municipale du 2 septembre.

ELECTION MUNICIPALE DU QUARTIER ROCHECHOUART

ABSTENTION

Le citoyen Jacques Bonhomme a transmis au groupe anarchiste du IX^e arrondissement l'offre d'une candidature que lui ont faite plusieurs électeurs. Le groupe fait à ces citoyens la réponse suivante:

Citoyens,

Vous êtes invités à choisir un représentant au Conseil municipal.

Vous êtes appelés, à une époque que vous n'avez point fixée, suivant des conditions qu'on vous impose, à désigner un homme qui sera chargé d'exercer votre souveraineté; qui pensera, voudra, parlera, décidera et agira à votre place.

Comprenez enfin que le bulletin de vote n'est ni une propriété civique, ni

un gage d'affranchissement, ni une arme libératrice.

N'oubliez pas qu'on n'est jamais bien représenté que par soi-même et que, si cela est vrai des individus, c'est aussi vrai des peuples.

Il faut que nous prenions en main nos propres affaires.

Il faut que nous ne remettions plus le soin de notre salut à des mandataires traitres ou prévaricateurs.

Travailleurs,

N'oubliez pas cette parole de Proudhon: « Il faut avoir vécu dans une assemblée pour concevoir comme les hommes qui ignorent le plus complètement l'état et les mœurs d'un pays sont presque toujours ceux qui le représentent et le gouvernent. »

Ne faites pas le jeu des bourgeois radicaux.

Ecartez-vous de cet attrape-nigauds qu'on appelle l'urne électorale:

Abstenez-vous!

Groupez-vous et consacrez toutes vos forces, toute votre activité, toute votre énergie au triomphe de la Révolution sociale!

Le groupe anarchiste du IX^e arrondissement.

Vu: Jacques BONHOMME.

Les boutiquiers du journal *Intransigeant* se sont permis d'insulter les anarchistes du IX^e arrondissement parce qu'ils ont prêché l'abstention au quartier Rochechouart pendant la lutte électorale. Ces lâches fumistes, non contents de nous insulter, insinuent, dans leur journal, que les fonds nécessaires à l'apposition des affiches provenaient de la caisse à M. Camescasse.

On n'est pas plus bête.

Serait-ce, par hasard, à cause qu'un de leurs anciens collaborateurs a échoué à Lyon, à une certaine époque?

Que ces messieurs sachent bien que malgré leur bave nous ne cesserons de faire comme par le passé, c'est-à-dire de prêcher la révolte et l'abstention.

La propagande abstentionniste a donné de bons résultats dans le IX^e arrondissement, dans huit jours les opportunistes ont perdu 2000 voix, c'est ce qui a probablement donné lieu à la colère de *Intransigeant*.

Le 3 septembre au soir, nous nous sommes présentés aux bureaux dudit journal; après une heure d'attente, M. Ayraud-Degeorge, secrétaire de la rédaction, nous a déclaré qu'il ne voulait pas discuter avec nous sous le stupide prétexte qu'un de nous ne s'était pas découvert.

Ce compagnon connaissait probablement la conduite de ce journaliste versaillais qui, en 1871, dans le journal *le National*, excitait les troupes versaillaises contre la Commune.

CHRONIQUE LYONNAISE

La commission de rédaction est convoquée d'urgence pour samedi 15 septembre, à 8 heures du soir, au bureau du journal.

ORDRE DU JOUR:

Organisation d'une réunion publique.

Meeting. — Dimanche 16 septembre, à 2 heures du soir, aura lieu salle de l'Alcazar, rue de Séze, un grand meeting populaire organisé par la ligue de la suppression de l'armée permanente, sous la présidence du citoyen Eudes, général de la Commune, avec le concours de délégués de Paris, Lille, Bordeaux et Lyon.

Prix d'entrée: 30 centimes

Jeunesse révolutionnaire. —

Tous les adhérents sont convoqués d'urgence pour mardi 18 courant, chez Gouthard, rue Garibaldi, 108, à 8 heures 1/2 précises.

ORDRE DU JOUR:

Communication très importante;
Réception de nouveaux adhérents.

Jeunesse révolutionnaire. —

A l'occasion de la proclamation de la première République, tous les citoyens

sont invités à assister à une réunion privée, qui aura lieu le vendredi 21 septembre 1883, à 8 heures précises du soir, salle Gouthard, rue Garibaldi, 108.

Nota. — Les portes seront rigoureusement fermées à 9 heures.

On trouvera des lettres à l'entrée.

Tribune Révolutionnaire

Réunions parisiennes. — Le 1^{er} arrondissement est disparu! Rassemblez-vous, compagnons, nous le retrouverons, car il n'est pas recouvert par les laves d'un Vésuve quelconque, mais seulement par des milliers d'affiches que les candidats au siège de député, laissé vacant par l'illustre Tirard, qui a égaré la petite somme de 300 millions.

Toute l'armée des profitards est représentée dans cette lutte de mensonges; depuis Despatys, berneur royaliste, jusqu'au jongleur collectiviste, Letailleur.

Les réunions se suivent et se ressemblent; c'est toujours le même boniment. Nommez-moi et je ferai votre bonheur. Et dire que des travailleurs mordent là-dedans!

Mais laissez-moi vous entretenir d'une réunion du parti ouvrier numéro 2, donnée le jeudi 6 septembre, au Palais-Royal. La salle, contenant environ 400 personnes, est bondée. La séance s'ouvre par la traditionnelle nomination du président, vice-président, etc.

Le candidat Letailleur développe son programme: vous le connaissez ce fameux *avalé jusqu'à la garde!* Il est inutile que nous vous rasion à ce sujet.

Povero, candidat ouvrier. C'est bien peu ce qu'il demande; ses revendications ne peuvent pas nuire beaucoup à la bourgeoisie, et pourtant quelques ventrus du quartier poussent des cris d'horreur, tandis que la partie ouvrière de l'assistance reste froide; elle ne trouve pas dans ce programme la note juste de ce qui se passe dans son cerveau.

Les travailleurs sentent que ce n'est pas là qu'ils trouveront leur émancipation. Le candidat visiblement déconcerté, par l'accueil de l'assemblée, continue son discours d'une voix dolente, sans aucune énergie, et secouant frénétiquement les épaules, comme si la veste qu'il va remporter lui tombait déjà sur l'épine dorsale.

Enfin, il rentre dans la coulisse et fait place à ses compères qui ne font ni mieux ni plus mal que leur ours, pardon, que leur candidat.

Tout à coup, nous apercevons les parties ouvrières qui se démentent, vont, viennent, gesticulent en regardant la porte. L'explication de ce phénomène nous est donnée par l'apparition de deux compagnons anarchistes qui veulent, eux aussi, jouer du réjouissant spectacle d'une lutte électorale. En vain les commissaires veulent les consigner à la porte, bientôt le compagnon Couchot est à la tribune, et n'a pas beaucoup de peine à réduire à néant la misérable argumentation des votards quand même. L'intérêt commence à naître avec sa péroraison, les bourgeois poussent des clameurs, les marxistes se mordent les doigts et l'élément ouvrier applaudit.

Un bourgeois vient répondre au compagnon anarchiste, il dit un tas de choses parmi lesquelles nous distinguons la formation d'une caisse de retraite garantie par l'Etat. A ces mots, chacun porte vivement la main au gousset, croyant déjà y trouver la main de l'Etat — quelle confiance, hein!

Après lui, le compagnon Raoux prend possession de la tribune. Brièvement, il fait le procès du suffrage universel, revenant à la proposition de la caisse de retraite, il démontre l'inanité de cette mesure: « Nous ne nous adressons pas aux bourgeois en majorité ici, dans cette salle, nous ne discuterons pas avec eux; le jour venu, nous les supprimerons purement et simplement, mais aux travailleurs nous ne cesserons de crier: prenez garde! tous les candidats vous tromperont; le parti ouvrier vous parle des siens. Vous en avez un exemple frappant de ce qu'ils peuvent faire. Joffrin, ouvrier mécanicien, élu depuis si peu de temps, s'est embourgeoisé au point de bavarder sur les ouvriers qui ont voulu, le 9 mars, faire entendre leur voix qui demandait du travail. Un seul moyen peut vous affranchir: la révolution sociale! Groupez-vous autour de son drapeau et

frappez sans pitié tout ce qui vous exploite, tout ce qui vous opprime. »

Ce discours a été accueilli par la fureur des bourgeois, mais il a trouvé de l'écho parmi les exploités du quartier, c'est l'important.

Grande réunion publique organisée par le groupe anarchiste *l'Eclair*, salle Rivoli.

La salle est comble, les orateurs révolutionnaires sont vivement applaudis.

Pas un contradicteur n'ose affronter la discussion. A la fin de la séance, un formidable cri: Vive la révolution sociale! poussé par plus de 600 personnes, va porter la consternation parmi les policiers qui attendaient à la porte le moment de cueillir quelques révolutionnaires.

Ils ont fait un four colossal, ils étaient trop nombreux.... les révolutionnaires.

Une collecte a été faite qui a produit 20 francs, 10 fr. restent à la propagande parisienne, 5 fr. aux détenus politiques dans les prisons de Paris et 5 fr. que je vous envoie pour la propagation du *Drapeau noir*.

Vive la Révolution sociale!

Vive l'Anarchie!

L'Eclair.

Dernièrement, un ouvrier menuisier fatigué des grossières arrogances de son contre-maitre et des menaces continuelles d'être jeté sur le pavé, dans un élan de généreuse colère prit un billot, le lança et fendit la tête de ce tyran d'atelier.

Si cet exemple se produisait quelques fois de temps en temps, ces souteneurs de l'autorité et du patron seraient bien forcés d'être plus polis et finiraient bientôt par disparaître.

N'est-ce pas que ce citoyen a bien fait?

Le groupe *l'Aiguille* envoie ses sympathies au vengeur Van-Parys et à la courageuse Collin.

L'idée de révolte marche à grands pas.

Firminy. — Aux compagnons du *Drapeau noir*:

Dans votre dernier numéro, au sujet du bain E. F. Verdier de Firminy, il s'est glissé une erreur (que je crois involontaire de la part de son auteur), pour les heures de travail.

Voici le fait:

Le directeur de ce bain se faisait porter au conseil d'arrondissement aux élections de 1882. A cette époque, le bain faisait travailler ses esclaves 11 heures par jour, et pourtant il fallait que la propagande patronale se fasse; aussi le directeur, en qualité d'ingénieur, se chargea de la chose, il fit proposer à un ouvrier dont le père occupait une certaine place au bain, de faire une pétition pour réclamer 10 heures de travail au lieu de 11, et que lui, directeur, appuierait, etc.

La pétition fut faite et signée par un grand nombre de travailleurs, car on ne connaissait pas la farce. Le directeur fut conseiller d'arrondissement, et les ouvriers gagnèrent 20 minutes de travail de moins par jour; au lieu de travailler 11 heures, on travaille 10 heures 40 minutes, et non 10 heures, comme il est dit dans l'article du 9 courant.

A l'époque où l'on faisait 11 heures, on nous accordait 5 minutes après le son de la cloche d'entrée le matin, et 5 minutes l'après-midi. A 8 heures du matin, on nous laissait ronger quelques croûtes de pain sans retenue de salaires; mais à présent, on a supprimé les 10 minutes d'entrée, et le matin, à 8 heures, le travail cesse jusqu'à 8 heures 1/2, personne ne peut sortir de ce bain pendant cette demi-heure, et pourtant on ne nous la paye pas; donc, 5 minutes le matin à 6 heures, 30 minutes le matin à 8 heures, 5 minutes à 1 heure du soir: 40 minutes passées au bain, sans gagner un sou, ce qui fait 10 heures 40, et non 10 heures, et encore il faut payer bien cher ces pauvres 20 minutes.

A l'époque de ces soi-disant 11 heures, la paye se faisait le samedi pendant le travail, et depuis, la paye se fait le dimanche; ils l'ont retardée d'un jour.

C'est vrai, il faut être juste, la paye se fait si souvent, toutes les quatre ou cinq semaines; enfin, le premier dimanche qui suit le 8.

Heureusement que le directeur est le père des ouvriers, et républicain rouge comme M. Brisson.

Dans une autre lettre, je vous parlerai des chiourmes, qui ont nom: Chamblais et Laurent.

Un ouvrier de Firminy.

Aux Ouvriers cordonniers de la Seine

Citoyens,

En présence de l'accumulation des capitaux entre les mains de quelques privilégiés; considérant que lesdits capitaux, au lieu d'être mis à la disposition des producteurs ne servent qu'à resserrer davantage les liens de la tyrannie économique sous le joug de laquelle souffrent tous ceux qui vivent du produit de leur travail;

Considérant que la coalition des diverses fractions bourgeoises rend nécessaire la coalition des travailleurs, non seulement pour résister aux empiètements du capital sur le travail, mais surtout pour subordonner d'une façon absolue le capital au travail;

Considérant que les chambres syndicales, telles qu'elles sont actuellement organisées, ne peuvent que nuire à l'émancipation des travailleurs;

Considérant que le groupement des corporations, ayant en vue le seul développement des études professionnelles, ne peut qu'entraver la marche vers l'Égalité sociale;

Considérant les obstacles apportés à la marche du prolétariat vers son affranchissement économique et politique par la classe dirigeante et possédante,

Les ouvriers cordonniers du département de la Seine, reconnaissant que la révolution sociale peut seule transformer leur situation, ont fondé une chambre syndicale ayant pour but:

1° La suppression de la propriété individuelle et son remplacement par la socialisation de tout ce qui constitue la richesse publique, et pour cela faire, elle emploiera tous les moyens qui pourront créer une agitation utile au but ci-dessus désigné;

2° Reconnaisant, en outre, qu'il est nécessaire que les aptitudes professionnelles trouvent des moyens de développement, il sera créé, par la chambre syndicale, des cours professionnels, auxquels pourront participer tous les adhérents.

La commission d'organisation, ayant terminé ses travaux, informe la corporation qu'une réunion générale aura lieu le samedi 15 septembre, à huit heures et demie du soir, rue Aumaire, 13, salle Horel.

ORDRE DU JOUR

1° Rapport de la commission d'initiative.

2° Lecture et adoption des statuts.

3° Nomination du conseil syndical et de la commission de contrôle.

4° Adhésions et questions diverses.

Pour la commission d'organisation:

Le secrétaire, CHRISTOPHE.

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

Procès des Anarchistes

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque accusé, in-extenso

Cet ouvrage forme un volume grand in-8° de plus de 200 pages.

Prix: 4 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser:

Pour Lyon, au bureau du journal *le Drapeau noir*, rue de Vauban, 26;

Pour la province, au citoyen Puillet, rue Moncey, 112, Lyon.

Le Gérant: F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)